

HISTOIRE

Che Guevara, un révolutionnaire, un mythe, une photo
P. 36, 37 & 38



CINÉMA

Nicolas Duvauchelle, l'artiste instinctif, est au Festival de Namur
P. 39

FOOTBALL

La Coupe du monde s'éloigne pour Nainggolan
P. 53



week-end



« Je ne ferai jamais de politique »

Vincent Kompany prête son image à Actiris dans le cadre d'une campagne sur l'apprentissage des langues à Bruxelles. Il nous raconte son engagement pour la ville de son cœur.
P. 34 & 35

© PIERRE-YVES THÉOPHANT



ERIC DEFFET

LES GAGNANTS

Theo Francken

La carrière politique de Theo Francken suit une courbe immuable. Première étape : une initiative contestable ou une parole déplacée. Deuxième étape : une polémique dans l'opinion, l'opposition qui s'énervent. Troisième étape : notre secrétaire d'Etat s'explique tant bien que mal. Quatrième étape : le Premier ministre classe le dossier, en haussant le ton parfois. A quand la suite ?



Peter Sagan

Sacré l'ascar quand même ! Le cycliste slovaque est devenu champion du monde pour la troisième année consécutive. Même Eddy Merckx est largué ! L'exploit est d'autant plus réel que le mec roule pratiquement sans équipiers alors que ses adversaires concoctent les plans les plus savants pour le battre, en vain. Son truc : passer en tête à 50 mètres de l'arrivée. Il suffisait d'y penser.



Julien Uyttendaele

Il se dit que le fils et le beau-fils de qui vous savez est une future peinture du PS bruxellois. Une certitude : Julien Uyttendaele a bien compris les codes du monde politique dans lequel il veut s'intégrer. Et il apprend vite, ce jeune homme : son « Contactez de ma part... » adressé à des demandeurs d'emploi était un modèle du genre. Et quel coup de pub ! Il ira loin, le gamin.



ET LES PERDANTS DE LA SEMAINE

Sigurd Vedal

Le patron du site de rencontres RichMeetBeautiful aurait pu revendiquer une place parmi nos gagnants. Il a en effet réalisé un exploit cette semaine : inconnu au bataillon il y a quelques jours à peine, le Norvégien est devenu le personnage le moins fréquentable de notre pays avec sa campagne auprès des étudiantes. Résultat : une sacrée publicité gratuite ! Avec distinction ?



L'obsolescence programmée

Les imprimantes à l'agonie et les lave-vaisselle tout déglingus peuvent trembler : Marghem et Nollet s'unissent pour exiger une espérance de vie à la hausse. A propos d'obsolescence programmée, pensons aussi à la Fédération Wallonie-Bruxelles, la famille royale, le Standard, le CDH au pouvoir, la dotation du prince Laurent, le stade national... Du pain sur la planche.



Le glyphosate

Les téléspectateurs belges fidèles aux chaînes françaises ont eu une surprise : alors qu'il fait l'actualité depuis des mois dans notre petit pays, le glyphosate a déboulé dans l'actualité de l'autre côté de la frontière. La polémique enfle déjà. A Paris et ailleurs, c'est comme si nos voisins tombaient des nues. Même José Bové s'est réveillé. Belgique-France, ou l'Europe à deux vitesses.



« Dans ma famille, on s'est toujours mobilisé pour les plus faibles »

« J'apprends le flamand avec Vincent. »

Le Diable rouge est le visage de la nouvelle campagne d'Actiris visant les jeunes bruxellois.



MANCHESTER DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Hasard du calendrier, c'est le 18 septembre, jour où le Sporting d'Anderlecht s'est séparé de son entraîneur René Weiler, que nous rencontrons Vincent Kompany dans le bar très cosy d'un hôtel de Manchester. Le capitaine des Citizens tombe des nues lorsqu'on lui annonce la nouvelle. Il n'est toutefois pas là pour parler foot mais de la campagne d'Actiris « J'apprends le flamand avec Vincent », qui démarre ce 2 octobre et dont il est l'ambassadeur bénévole. Décontracté et souriant, le Diable rouge nous parle de la et de sa jeunesse bruxelloise durant près d'une heure et demie avec, pour personnage central, sa mère, qui fut employée et déléguée syndicale chez Actiris. Une « battante » aujourd'hui décédée qui lui a inculqué les valeurs qu'il veut transmettre à son tour.

Pourquoi avoir accepté ce nouveau rôle ?
Il y a eu un moment où j'ai eu une passion qui m'habitait, celle de Bruxelles, la ville où j'ai grandi. Ma maman (lire ci-contre) travaillait chez Actiris et, à travers elle et le rôle qu'elle y a joué, je me suis dit que je pouvais apporter quelque chose à la ville ainsi qu'à la jeunesse bruxelloise. Même si j'ai été élucé en français, suivre l'enseignement néerlandophone nous a offert des opportunités sur lesquelles j'aurais pu compter même si je n'étais pas devenu footballeur. Le fait que ma maman ait travaillé chez Actiris m'a permis de découvrir le néerlandophone mais aussi ouvert la porte vers d'autres langues comme l'anglais, ce qui a ensuite facilité mon apprentissage de l'allemand.

A Bruxelles, l'apprentissage du néerlandais permet de doper les chances de décrocher un emploi. Un message qui passe auprès des jeunes ?
C'est un très bon message que cela dit de plus en plus important. A l'Orban (devenu Actiris), ma mère savait précisément où le bât blessait : qui était unilingue avait deux fois moins de chances de trouver un job. Elle nous a aussi préparés depuis tout petits à l'idée que, comme personnes d'origines étrangères, nous avions moins de chance sur le marché du travail qu'un Belge blanc traditionnel. À l'époque, c'était : « Vincent, Christel, François, parce que vous avez une couleur de peau qui est différente de celle des autres, vous allez devoir travailler dur pendant toute votre vie. » Mais, à côté de ça, elle insistait sur le fait que chacun doit faire avec ses propres atouts. Tu vis à Bruxelles, tu as la chance de pouvoir apprendre plusieurs langues, sais-tu ?

La campagne s'adresse à tous, quel que soit le niveau scolaire ?
Même ceux qui ne parlent pas encore le

néerlandais peuvent faire des efforts et, quel que soit leur niveau scolaire, parviennent à se mettre dans une position meilleure que celle qu'ils connaissent aujourd'hui. Au-delà de l'apprentissage des langues, il y a aussi une ouverture envers les autres communautés qui se crée dès que l'on peut communiquer en plusieurs langues. S'il y a une richesse qu'il faut retrouver à Bruxelles, c'est celle des langues, car elle nous permet de nous mettre en avant par rapport à d'autres villes sans pour autant devoir devenir des experts. Mais il faut faire l'effort.

Et le rôle des politiques là-dedans ?
J'ai trop peur de la politique sur ce plan pour pouvoir en dire quelque chose de fondé. Je peux juste parler de la manière dont moi-même j'ai été élu, ce que j'ai pu voir autour de moi et en quoi pas la pour parler foot mais de la campagne d'Actiris « J'apprends le flamand avec Vincent », qui démarre ce 2 octobre et dont il est l'ambassadeur bénévole. Décontracté et souriant, le Diable rouge nous parle de la et de sa jeunesse bruxelloise durant près d'une heure et demie avec, pour personnage central, sa mère, qui fut employée et déléguée syndicale chez Actiris. Une « battante » aujourd'hui décédée qui lui a inculqué les valeurs qu'il veut transmettre à son tour.

« Nous avons moins de chance sur le marché du travail qu'un Belge blanc traditionnel »

tion des langues nous a permis de découvrir des opportunités sur lesquelles j'aurais pu compter même si je n'étais pas devenu footballeur. Le fait que ma maman ait travaillé chez Actiris m'a permis de découvrir le néerlandophone mais aussi ouvert la porte vers d'autres langues comme l'anglais, ce qui a ensuite facilité mon apprentissage de l'allemand.

Vous mettez l'accent sur le rapprochement des communautés et le vivre ensemble. Or, c'est un tout autre débat qui agite aujourd'hui la Grande-Bretagne dans le cadre du Brexit.
C'est sûr qu'avec Bruxelles, capitale des entreprises européennes, on a un avis différent de celui des Anglais sur le Brexit. Mais je n'ai pas travaillé en Angleterre, je vis à Bruxelles, je ne suis pas un Anglais. Plus sérieusement, par rapport à l'Europe, on pourrait utiliser Bruxelles comme plateforme de test pour l'ensemble des autres villes européennes qui sont confrontées aux mêmes problèmes. Pour moi, les programmes d'inclusion sociale représentent l'avenir et la solu-



tion à la plupart de nos soucis. Ce serait intéressant de pouvoir analyser les résultats sur le long terme. Il ne faut pas mélanger tous les débats, mais on revient souvent à ce fossé creusé entre les communautés qui ne se connaissent plus. Il faudrait faire en sorte qu'un enfant puisse jouer au foot avec des enfants d'autres origines et qu'au moment des élections européennes, on ait un avis différent de celui des Anglais sur le Brexit. Mais je n'ai pas travaillé en Angleterre, je vis à Bruxelles, je ne suis pas un Anglais. Plus sérieusement, par rapport à l'Europe, on pourrait utiliser Bruxelles comme plateforme de test pour l'ensemble des autres villes européennes qui sont confrontées aux mêmes problèmes. Pour moi, les programmes d'inclusion sociale représentent l'avenir et la solu-

Propos recueillis par PATRICE LEPRINCE

http://apprendreleflamandavecvincent.brussels



Vincent Kompany
Né à Uccle en avril 1986, d'un père congolais et d'une mère belge, Vincent Kompany grandit à Bruxelles entre le quartier nord, où il vit, et le Sporting d'Anderlecht, où il signe son premier contrat professionnel à l'âge de 17 ans. Aujourd'hui père de trois enfants, il évolue à Manchester City après être passé par Hambourg. Sportif, il s'est aussi investi dans de nombreux projets en faveur de la jeunesse, ce qui se voit avec SOS Villages d'enfants ou avec le BX Brussels qu'il a fondé aux côtés de sa sœur, Christel.

« Je trouve que faire de la question des langues une question communautaire, c'est limiter inutilement ses chances. »

PHOTO: VIVIS THEVENOT

business « Je me trouve dans une position où je peux donner en retour »

Vous vous investissez dans de nombreux projets à Bruxelles. Pourquoi ?
Je ne dis pas que c'est un devoir, mais c'est toujours bien que celui qui réussit le fasse. La passion du savoir est importante. Moi, je n'ai pas envie d'être quelqu'un qui défend son coin de rue pour m'entendre dire : « C'est moi le patron, c'est avec moi qu'il faut parler. » Pour implémenter une idée, investir et construire des choses, comme pour aider la jeunesse bruxelloise, il faut passer de nombreuses étapes et franchir à beaucoup de portes pas forcément ouvertes. Il y a une complexité administrative énorme qui fait en sorte que Bruxelles bouge difficilement. Il faut faire face à des agendas parfois très différents. En tant que Bruxellois, cela me frustre énormément.

Dix-neuf communes, c'est dix-huit à décrocher ?
C'est mon avis, mais je me fais pas enlever un statut de citoyen. Si telle solution s'avère meilleure, je n'ai aucun problème avec cela. Mais quand je vois l'envie et les efforts de certaines personnes de se lier sur le chemin le plus compliqué et qui manque de sens dans un contexte global, je me pose des questions. Avant d'arriver à la séparation, il y a des tas de dossiers à régler et cela, pour des gens qui n'aiment pas parler les uns avec les autres, cela me paraît assez difficile. Je regarde donc de l'autre côté et je me dis : « Que peut-on faire ensemble et quels sont les projets qui peuvent

nous faire grandir mutuellement ? »

Vous vous voyez plutôt entrepreneur social ?
Oui. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de faire les choses pour les bonnes raisons. Générer des bénéfices à la fin de l'année, cela a du sens, mais il faut avant tout fixer des objectifs en fonction de la cause qu'on veut servir. L'entreprise doit aussi prendre ses responsabilités en fonction de la communauté qu'elle sert. La difficulté dans l'entrepreneuriat social est de parvenir à faire des bénéfices de manière autonome, sans subides et sans buster. Mon plus grand défi est de trouver la bonne manière de le faire, dans le contexte bruxellois ou belge.

On vous critique parfois à ce sujet ?
Je laisse venir. Je ne cherche ni l'approbation ni les applaudissements. Je suis par exemple impliqué auprès de l'association SOS Villages d'enfants parce que, sur le terrain, j'ai pu constater combien il pouvait améliorer la vie des gens. J'ai fondé le BX Brussels parce que je me sentais redevable, je trouvais cela logique. Je sais que je ne peux pas tout résoudre à Bruxelles, mais je me trouve dans une position où je peux donner en retour. Je reste modeste, tout ne dépend pas de moi et de ce que je fais. Je regarde donc de l'autre côté et je me dis : « Que peut-on faire ensemble et quels sont les projets qui peuvent

être toujours si simple. Pour un Bruxellois qui traverse la ville avec la Stihl et n'a jamais perçu de frontières entre les communes, ce sont des discussions ridicules. Moi, je n'ai pas envie d'être quelqu'un qui défend son coin de rue pour m'entendre dire : « C'est moi le patron, c'est avec moi qu'il faut parler. »

La Belgique unie, un concept obsolète ?
Je ne suis pas de nature naïve. Si telle solution s'avère meilleure, je n'ai aucun problème avec cela. Mais quand je vois l'envie et les efforts de certaines personnes de se lier sur le chemin le plus compliqué et qui manque de sens dans un contexte global, je me pose des questions. Avant d'arriver à la séparation, il y a des tas de dossiers à régler et cela, pour des gens qui n'aiment pas parler les uns avec les autres, cela me paraît assez difficile. Je regarde donc de l'autre côté et je me dis : « Que peut-on faire ensemble et quels sont les projets qui peuvent

être toujours en pleine lumière, et s'impliquent dans des organisations caritatives. Je ne suis pas une exception. Les gens oublient souvent que bon nombre d'entre nous ont grandi presque sans rien. Si aujourd'hui on gagne énormément, c'est parce qu'on a eu de la chance, comme si nos vies en dépendaient. J'aurais même dit que beaucoup de jeunes footballeurs en font plus pour la société que beaucoup de familles riches.

Vous avez suivi un MBA. Avez-vous décroché votre diplôme ?
J'attends mes résultats, je pense que ça sera bien passé. Pour le moment, ma plus grande ambition est de recevoir mon chapeau et de pouvoir l'envoyer dans les airs. C'était très bizarre car cela sort complètement de ma zone de confort, je suis très loin du parcours académique, je n'ai jamais été particulièrement brillant à l'école. Mais en suite ma mère est morte, elle qui avait toujours insisté sur l'importance des résultats scolaires, et soudain, c'est devenu plus important pour moi. Quand tu es un joueur qui t'est cher qu'il te coûte de ne pas

être de te rattraper à tout ce que cette personne t'a toujours dit. Ma mère a laissé derrière elle une certaine manière d'être, une certaine vision que je veux pouvoir transmettre à mes enfants.

« Ma mère se battait pour les plus défavorisés, dans notre quartier ou au bureau »
J'ai grandi avec Actiris. Mon école était place du Nouveau Marché (aux Grains) et les bureaux étaient à dix minutes à pied, face à la Bourse. La midi, on allait manger nos tartines avec toute l'équipe. Actiris est une partie importante de notre vie. Les problèmes qu'elle rencontrait à son travail, ma mère les racontait à la maison et on en parlait à table. Elle s'était battée toujours pour les plus défavorisés, dans notre quartier ou au bureau. On a toujours vécu dans cette optique dans la famille, avec mes parents qui ont tenu un rôle stimulant pour la Congo. Elle s'est toujours mobilisée pour les plus faibles et cela nous est resté. Je me souviens que la première fois que j'ai lu au parlé de mon salaire à Anderlecht, elle s'est fichée en disant que c'était beaucoup trop. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter car il valait mieux que ce soit

Votre maman qui est aussi au cœur de votre nouveau projet.

PHOTO: VIVIS THEVENOT